

Entretien avec Yachar Kemal

Andrée Laurier and Pierre Lamarche

Number 19, June–July–August 1985

Yachar Kemal et la littérature turque

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurier, A. & Lamarche, P. (1985). Entretien avec Yachar Kemal. *Nuit blanche*, (19), 43–48.

Entretien avec YAGHAR KEMAL

*Multiplés sont ces «autres langages», souvent surgis du politique, qui enrichissent la littérature et l'imaginaire des années 80. Issus de pays moins riches, souvent troublés, ils nous présentent l'homme et le social sous un angle nouveau. Tel est le cas de l'oeuvre de Yachar Kemal, écrivain turc qui se disait, au moment du lancement de *Salman le solitaire* dans le monde francophone, «un auteur du changement». En effet, depuis la publication, en 1955, du roman *Ince Memed (Mèmed le mince)*, qui l'a rendu célèbre, Kemal décrit par des personnages quasi légendaires, singuliers, admirables et redoutables, les changements provoqués par l'influence occidentale sur une terre saturée de traditions millénaires.*

Deux fois candidat au prix Nobel, prix du Meilleur livre étranger en 1978, Kemal n'accorde plus d'entrevues. C'est ce qu'il nous a dit lorsque notre naïveté et le hasard nous ont permis de le rencontrer chez lui, à Bazinköy, à quelques kilomètres d'Istanbul, où il écrit désormais pour un public qui s'étend de l'Oural à la Californie. (Déçu par la presse française, qu'il trouve mal informée et condescendante à l'égard de son pays, il nous avouera plus tard s'être dit: «Essayons les Canadiens.» Mais l'Occidental, Québécois ou autre, n'échappe pas facilement au paradoxe que présente la culture turque pour quiconque n'a pas vécu toute sa générosité et sa richesse.)

Parce qu'elle évoque encore pour nous le vieil Empire ottoman, la Turquie demeure un mystère, un mystère d'autant plus subtil qu'elle vit, depuis l'avènement de la République d'Atatürk, en 1928, une période d'occidentalisation marquée, tout en revenant à sa souche, l'Anatolie ancienne, berceau des toutes premières villes bâties par le genre humain, riche d'un folklore et de traditions que les Turcs modernes n'ont pas fini de redécouvrir.

Natif d'un petit village de Cilicie, au sud-est du nouveau pays défendu et façonné par un autre Kemal, Mustafa celui-là, le futur Atatürk («Père des Turcs»), Yachar Kemal est l'héritier d'une tradition littéraire orale. Mais c'est loin des plaines natales de la Tchoukourova qu'il com-

Yachar Kemal





Pour la Turquie, la défaite de 1918 sonnait le glas de la dynastie ottomane. Le spectacle de la flotte alliée au mouillage dans la Corne d'Or est le symbole de la fin d'une époque

mence à publier. Ses plus grands romans, les deux *Mèmed*, *L'herbe qui ne meurt pas* (Prix du Meilleur livre étranger), *Tu écraseras le serpent* disent l'attrait de cette région blottie au pied des monts Taurus.

Ce mot, Tchoukourova, résonne dès les premiers moments de notre entretien. Kemal le prononce d'une voix profonde et puissante, comme une invocation. Car nous abordons, avec lui, le passé, le sien, et celui du roman, un phénomène encore jeune dans la littérature turque.

«Dans ma vallée, commence l'auteur, nous avons déjà une tradition littéraire. Elle était orale. La forme du roman nous est venue d'Occident. Elle est apparue en Turquie en 1880. Une tentative... un peu savante... de roman! Mais il y avait, émanant des couches plus populaires, un courant parallèle, celui des épopées récitées, transmises de génération en génération. Le véritable roman turc a donc commencé après la création de la république, en 1923. Il traite des couches populaires, du peuple turc.»

Kemal s'arrête, le temps que son fils Rachid traduise ses paroles.

Une nouvelle culture

Nuit Blanche. — *La littérature aurait donc été encouragée par les perspectives d'Atatürk, qui voulait créer une république de la culture?*

Yachar Kemal. — En ce sens, oui. Il voulait, oui, créer une nouvelle culture turque, la débarrasser des séquelles de la culture ottomane. L'Institut de

linguistique, par exemple, fondé par lui, écarte de la langue turque les influences persane et arabe. Il fonde donc la première institution de la langue. Il crée aussi les instituts de village. Beaucoup d'écrivains y ont été formés. Les plus beaux romans sur l'Anatolie ont donc été réalisés grâce à l'influence d'Ataturk.

N.B. — *Vous avez été emprisonné à deux reprises. De nombreux autres l'ont été aussi. On dit que la Turquie n'encourage pas ses artistes. On songe au cinéaste Yilmaz Guney, par exemple. Que s'est-il passé, depuis Atatürk?*

Y.K. — Même au temps d'Atatürk, il n'y avait pas de véritable encouragement. Ses proches qui étaient écrivains, par exemple, il les aidait... ou les envoyait comme ambassadeurs quelque part... Mais tout le mouvement folkloriste, de recherche, a néanmoins commencé avec la république, avec Atatürk. Il y a eu quand même un élan. À l'époque de l'empire ottoman, on n'avait qu'une seule étude touchant le folklore. Et encore, elle ne faisait qu'expliquer ce qu'était la recherche folklorique! Notre grand poète Yunus Emrè, par exemple n'était pas connu avant Atatürk. Il était transmis oralement dans les couvents, chez les religieux, mais inconnu du peuple. Ses phrases datent du XIV^e siècle. C'est le mouvement folkloriste qui l'a mis au jour. Avec la république, on a établi un dictionnaire sur le folklore. À partir de là, il existait un cadre pour former des académiciens. Quoique dans les années quarante, les choses aient commencé à changer... et que certains académiciens aient dû quitter la Turquie. Moi-même, j'étais folkloriste avant de commencer à écrire. J'ai amassé des légendes

des pendant cinq ou six ans, écrit un recueil paru à cette époque, en 1948. Depuis, j'ai rassemblé d'autres légendes, que je publierai peut-être.

N.B. — *Vers quoi votre travail s'oriente-t-il? Peut-on parler de sujets?*

Y.K. — Oui, parlons de sujets. À un certain moment, il y avait une tendance qui voulait que le sujet n'ait pas d'importance en littérature — je pense à des écrivains comme James Joyce. J'étais contre cette école. Je pense que le fait qu'un romancier soit intéressant, qu'il soit un grand romancier, dépend du sujet qu'il traite. Le sujet de *Guerre et Paix*, par exemple, est un sujet qui va de pair avec Tolstoï. Autrement, c'est pas Tolstoï! Pouvez-vous vous imaginer Tolstoï, en 1872, écrivant quelque chose comme *Ulysse* de James Joyce? S'il n'y a pas de sujet, de toile sociale, le roman ne peut pas être conçu.

N.B. — *Qu'est-ce qui préoccupe un artiste turc, aujourd'hui? Qu'est-ce qui vous préoccupe, vous?*

Y.K. — Je me demande souvent qu'est-ce qui fait, finalement, la valeur d'une oeuvre littéraire. C'est une question que je me pose. Qu'est-ce qui fait que Shakespeare et Cervantes sont des classiques? Quel est leur apport à la littérature? De pouvoir ouvrir de nouveaux horizons dans la psychologie humaine, dans les rapports humains. Tchekhov, Charlie Chaplin, Stendhal: tous ces grands artistes apportent une approche nouvelle. Des nouveautés dans la réalité humaine. Qu'est-ce que je peux apporter, moi? C'est ça qui me préoccupe.

La littérature comme continuité...

N.B. — *Par rapport à la littérature, par rapport à vous-même, par rapport à la Turquie, vous semblez avoir un sens du... destin.*

Y.K. — Peut-être, oui. C'est une bonne question. Je crois en une évolution linéaire, qui m'apparaît comme une chaîne, avec des anneaux. Il n'y a pas de sauts ou de solution de continuité dans cette chaîne. Tout se suit, s'imbrique, évolue. La littérature est, ainsi, une sorte de continuité. Si l'époque classique, par exemple, n'avait pas existé, ni Shakespeare, ni Cervantes, ni Molière n'auraient existé. Et si ceux-là n'avaient pas existé, Dostoïevski et Gogol n'auraient pas existé. Bien sûr, il y a des apports comme ceux de Joyce et de Kafka dans ce courant général. On est tous tributaires...

N.B. — *Mais il y a plus d'un courant, non?*

Y.K. — Oui, mais les courants sont liés dans la chaîne. On ne peut pas faire un nouvel anneau sans



Selim III, sultan de Turquie de 1789 à 1807, a sérieusement tenté de réformer l'administration et l'armée jusqu'à son renversement et son assassinat

être lié au précédent. Ce sont des essais, des apports, des tentatives. Les sujets contemporains sont en rapport avec ce qui se passe dans le monde. L'art et la politique sont difficiles à dissocier, après tout... Ce sont les préoccupations de l'Homme par rapport à l'Homme. Ma préoccupation à moi? Eh bien, si une majorité est exploitée par une minorité, il y a préoccupation. Il y a sujet à écrire.

... et comme critique sociale

N.B. — *Dans vos romans, on trouve une critique sociale. Et l'on sent, malgré l'oppression, un espoir constant. Avez-vous cet espoir face aux problèmes qui assaillent l'homme contemporain?*

Y.K. — En fait, il y a trois grands problèmes qui me préoccupent. D'abord, l'exploitation de l'homme par l'homme. Également, la menace d'une guerre nucléaire et d'une élimination totale ou d'un holocauste. Et enfin, un problème qui constitue peut-être la cause des deux autres: la spoliation de la nature. En Turquie, par exemple, les forêts ont été dévastées et il y a une très grande érosion des terres cultivables. On trouve la même chose en Grèce et en Chine, où la terre est vieille. La Méditerranée est très polluée. On a perdu, dans ce pays-ci, un milliard de kilomètres carrés de terre, à cause de l'érosion et de la pollution de la Méditerranée. Le capitalisme crée son propre environnement... dans les villes et les centres urbains. On pense que l'espèce



C'est en 1923 que Mustafa Kemal, que l'on voit ici avec son épouse, a instauré la République turque

humaine peut évoluer dans cet environnement, dans les métropoles comme Paris, New York, Tokyo, Istanbul, Londres. Mais ces villes sont le théâtre de suicides collectifs! Pour quelqu'un qui s'intéresse à l'être humain, il est impossible d'écrire quoi que ce soit sans penser à ces trois grands problèmes que j'ai mentionnés.

N.B. — Et l'espoir?

Y.K. — Je suis optimiste. Je suis contre les pessimistes. Je ne vois pas pourquoi les pessimistes vivent. J'aime beaucoup Dostoïevski, comme écrivain. On dit qu'il est un écrivain pessimiste ou du moins, on le connaît comme tel. Je crois que ceux qui défendent cette opinion ont fait une lecture erronée de ses oeuvres. Peut-être certaines traductions étaient-elles mauvaises, peut-être a-t-on trop souvent fait une lecture superficielle de Dostoïevski? Chose certaine, en Turquie, nous avons de bonnes traductions. La littérature russe, entre autres, a été très bien traduite ici, d'après les experts. Il doit y avoir des raisons à cela. Peut-être les traductions sont-elles excellentes parce que nos deux civilisations sont proches? Un de mes amis,

par exemple, a mis vingt ans à traduire *Crime et châtiment*. *Guerre et Paix* a été traduit par nul autre que le grand poète Nazim Hikmet, aidé d'un de ses amis. Nous avons plusieurs traductions de *Guerre et Paix*. Toutes sont bonnes. Bref, je crois que Dostoïevski, aussi pessimiste qu'il semble avec ses scènes parfois inhumaines, nous donne, en fin de compte, une lueur... humaine. Ces scènes sont un outil pour arriver à l'espoir. Donc, c'est entendu qu'il est décevant, du point de vue psychologique, de voir toutes ces conditions d'exploitation et de pollution autour de nous. Par contre, certaines données scientifiques permettent l'espoir. La nature, en fin de compte, se réhabilite, même si elle a été maltraitée, malmenée. On dit que c'est la technologie qui est en train de dévorer le monde. Elle est une cause de pollution, bien sûr. Mais elle est entre les mains de ceux-là mêmes qui exploitent les hommes. Donc dans quelle mesure est-ce vraiment elle qui est responsable? Peut-être, dans un meilleur système, la technologie serait-elle un outil magique servant à régénérer la nature ou à nettoyer la Méditerranée, par exemple.

N.B. — D'après vous, que faudrait-il pour qu'un tel changement se produise?

Y.K. — Il faut peut-être un socialisme d'État, comme celui qui existe en Union soviétique. Un marxisme? Je pense que la théorie marxiste est juste. Je ne crois pas qu'il existe une autre issue que celle qu'établit la théorie marxiste. Un véritable socialisme... naturel. Ce que j'entends par socialisme peut s'expliquer facilement. Aucune autre forme, selon moi, n'est aussi éloignée de la dictature... Le socialisme ne peut être appliqué que dans un système qui prône la liberté. D'après moi, le capitalisme est illégal... contre l'humanité. C'est ce que j'exprime dans un roman que j'écris actuellement.

N.B. — Y a-t-il, selon vous, des systèmes où l'industrialisation et la technologie sont mises au service de l'homme, actuellement?

Y.K. — Non, il n'y en a pas. En URSS, il y a des travaux qui sont satisfaisants, si l'on compare l'Union soviétique à la Russie d'avant le socialisme. Je pense aux barrages, entre autres. Les États-Unis ont travaillé à ça aussi, au Nevada, par exemple...

N.B. — Mais y a-t-il une école de pensée qui rend cette chose possible, à l'heure actuelle?

Y.K. — Non. Peut-être le mouvement vert en Allemagne. Mais ça n'est pas une école.

N.B. — Pensez-vous que c'est à vous qu'il revient de clarifier cet... espoir?

Y.K. — Ça n'est pas mon travail. Je me consacre à mes romans. La littérature est une partie essentielle

de la civilisation de l'humanité. C'est peut-être plus efficace que la politique. Pour moi, écrire honnêtement au sujet de ces questions, c'est comme agir. Un poème, par exemple, a beaucoup de force. À mon avis, la littérature est une révolution permanente pour l'être humain. Mais je parle évidemment d'une littérature honnête.

N.B. — Qu'entendez-vous par littérature honnête?

Y.K. — Une littérature sans variation. Dans le domaine scientifique, par exemple, l'énoncé n'admet pas de variation: ça sauterait aux yeux. Mais dans le domaine littéraire, la variation ne se voit pas...

N.B. — Qu'est-ce qu'une variation?

Y.K. — Quelque chose qui n'est pas très honnête.

N.B. — Comme, par exemple?

Y.K. — Les best-sellers américains!

N.B. — Vous croyez que la littérature de divertissement n'est pas une littérature honnête?

Y.K. — La littérature, ça n'est pas un divertissement.

N.B. — Vous semblez avoir une conception «romantique» de la littérature, dans le sens de «l'art pour l'art»...

Y.K. — Je ne suis pas romantique, je suis réaliste.

N.B. — Pourtant Dostoïevski, que vous admirez, était un romantique.

Y.K. — Il était réaliste. Les romantiques étaient réalistes. Mais leur conception du réalisme avait certaines lacunes. Quelque chose leur manquait. Disons que ma conception du réalisme est différente. Qu'est-ce que la réalité, finalement? Moi, j'essaie d'illustrer la faculté humaine qui contribue à créer le mythe. L'Homme, en vivant, crée son mythe. Les deux aspects sont enchevêtrés. Il est impossible d'arriver à la réalité humaine en isolant l'Homme de son mythe. J'essaie de raconter comment un mythe est créé. En général, dans mes romans, le thème central illustre l'enchevêtrement de la réalité et du mythe.

N.B. — Yachar Kemal serait-il un homme qui veut créer son propre mythe du socialisme?

Y.K. — Il ne s'agit pas seulement de moi. Dans l'humanité entière, il y a un élan vers ce mythe. On crée ce mythe.

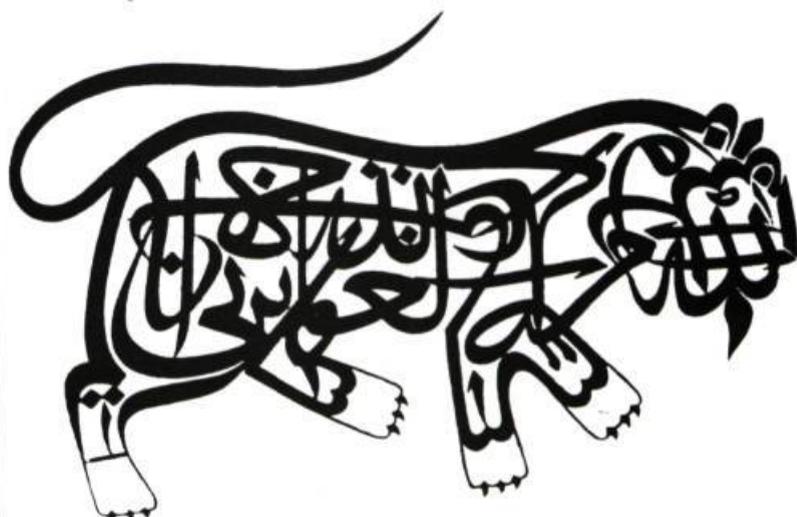
N.B. — Et que répondre à ceux qui ne croient pas au socialisme? Car, en Amérique, les mouvements dits «socialistes» sont plutôt moribonds; ils n'ont pas toujours grande crédibilité.

Y.K. — Chaque tentative a quand même son bon côté; le mouvement vert, le socialisme... cela mènera à quelque chose. L'histoire humaine le prouve. Les épidémies, les famines, les despotismes: dans tout, il y a une lutte. À côté des mauvais éléments, il y a toujours eu les bons. On songe à Sophocle, à Marie Curie... On ne peut pas aborder toute l'humanité. C'est l'ensemble de ces courants qui pousse vers une autre étape. Tenez, je suis en train de lire pour une nième fois Kafka. Je suis contre Kafka en tant qu'homme, en tant qu'écrivain. Par contre, il apporte de nouvelles possibilités au roman, au genre. J'emploie parfois cette possibilité qu'il donne à l'imagination. Car, pour moi, le roman est une forme. Tout est forme: la science, l'imagination, la conception. Je ne comprends pas pourquoi on se questionne au sujet de la forme et du fond. Je ne comprends pas cette bataille. Tout, pour moi, est une forme. Même une nouvelle pensée a sa forme. Par exemple: Tolstoï écrit une lettre à Tchekhov au sujet d'une oeuvre de Gorki. Il écrit: «il a fait là une très mauvaise nouvelle parce qu'il l'a imaginée». Vous savez, on peut imaginer n'importe quoi. Mais l'élément psychologique ne s' imagine pas, lui. C'est un élément que la littérature moderne ne considère pas toujours. Une grande partie des modernes est en train d'imaginer, d'inventer l'élément psychologique.

N.B. — Comme qui, par exemple?

Y.K. — Camus, avec *L'étranger*. Je ne suis pas contre Camus. Même en imaginant, il fait de bonnes choses. Mais il invente des «machines» psychologiques.

Le lion, symbole de la force d'Ali, est une composition calligraphique dont les mots entrelacés signifient «Au nom du lion de Dieu, de la face de Dieu, d'Ali le victorieux». D'après une tenture derviche du XIX^e siècle





La mosquée turque dérive de l'ancienne salle de prière à dôme d'Anatolie. Dessin extrait de l'itinéraire de Násúh al-Matrakí (XVI^e siècle) représentant la ville turque de Bitlis

N.B. — D'où tirez-vous vos fondements de psychologie pour vos personnages?

Y.K. — Je n'invente rien. J'y mets mon imagination et mes souvenirs. Quand on n'invente pas, on sait que ça vient de soi-même. C'est ma propre psychologie que j'utilise, avec des éléments qui sont en moi. C'est pourquoi je n'aime pas les romans sud-américains, en général. Je trouve que c'est inventé, faux.

La question de l'universalisme

N.B. — Yachar Kemal, vous êtes universaliste ou nationaliste?

Y.K. — J'ai déjà abordé ces sujets dans des conférences. À la Sorbonne, l'an dernier, par exemple. Je m'oppose à l'impérialisme et au capitalisme, qui essaient d'éliminer ce qu'il y a de couleur dans les cultures des nations du monde. Les cultures dans divers endroits, jusqu'à présent, ne s'éliminaient pas. Au contraire, il y avait des apports et des rapports continus. Elles se sont nourries, les cultures du monde, jusqu'à notre époque, jusqu'au capitalisme et à l'impérialisme. Aujourd'hui, les cultures nationales sont en grand danger d'être effacées. C'était là le thème de la conférence internationale à la Sorbonne. Aujourd'hui, tout doit être de la même couleur. C'est aussi dangereux qu'une guerre nucléaire. Ça détruit l'être humain au point où l'on peut s'attendre à voir apparaître un autre genre d'être humain, une autre créature.

N.B. — N'est-ce pas comme ça que procède parfois l'évolution?

Y.K. — Pouvez-vous imaginer tout le monde habillé des mêmes vêtements, à faire les mêmes gestes? L'humanité ne peut pas aller vers une culture

unique, au départ, ne serait-ce que du point de vue scientifique. La culture ne peut pas être la même, par exemple, dans le désert et sur le littoral. Les habitants des côtes ont des cultures avec des points communs. Par contre, il est vrai que les nouveaux moyens peuvent créer de nouvelles cultures. J'ai constaté, en étudiant le folklore, que certaines circonstances nouvelles créent de nouveaux éléments folkloriques. Ainsi, avec l'apparition des mines de charbon, on a créé le djinn du charbon. Et les travailleurs turcs qui sont allés en Allemagne apportent, quand ils reviennent, de nouveaux éléments folkloriques.

N.B. — Est-ce un problème ou une évolution?

Y.K. — Je suis persuadé que si l'on va dans les grandes fabriques des métropoles, en Europe, on trouvera de nouveaux éléments de folklore. Oui, c'est une évolution, si l'on se réfère à telle et telle traditions dans leurs conditions respectives. Mais on ne pourra jamais imaginer qu'on puisse avoir un seul type d'être humain. Ce serait un robot. C'est impossible. Et c'est la même chose pour les cultures.

N.B. — Paradoxal, pour un socialiste, de parler ainsi, car n'est-ce pas dans les régimes socialistes qu'on trouve des États qui prônent une certaine banalisation?

Y.K. — Moi, j'ai été témoin du contraire en Union soviétique. Et si j'éprouve de l'amitié pour l'Union soviétique, c'est pour cela. J'ai visité l'URSS pendant plusieurs semaines. Bien sûr, le système essaie de diffuser une culture unilatérale, mais je ne pense pas que ça réussisse. Il y a des machines de propagande dans les deux systèmes. Aux USA comme en URSS. Mais ce qui demeure, c'est la véritable oeuvre d'art, qui touche l'être humain.

N.B. — Vous êtes à écrire un roman...

Y.K. — Je termine une trilogie où il est question d'un enfant de 15 ans. Il y a un certain élément autobiographique dans cette trilogie quoique je ne croie pas à l'autobiographie comme telle car, à mon avis, les récits biographiques ne sont pas véritables. Pour atteindre la vérité, il faut la créer... ■

Propos recueillis par Andrée Laurier et Pierre Lamarche

Bibliographie

Le pilier, Gallimard, Folio n° 957, 1977; *Mèmed le mince*, Folio n° 1117, 1975; *Mèmed le faucon*, Folio n° 1276, 1981; *Terre de fer, ciel de cuivre*, Folio n° 1431, 1983; *L'herbe qui ne meurt pas*, Folio n° 1546, 1984; *Le Roi des éléphants et Barbe-Rouge la fourmi boîteuse*, Folio Jr n° 241 1984; *La légende des mille taureaux*, Gallimard, 1979; *Meurtre au marché des forgerons*, Gallimard, 1981; *Tourterelle, ma tourterelle*, Gallimard, 1982; *Tu écraseras le serpent*, Gallimard, 1982; *Alors les oiseaux sont partis...*, Gallimard, 1983.